

534/825 A45—
Bibliothèque historique de la France Médicale

Les
Anciens médecins arméniens
diplômés
des Universités d'Italie
(1700-1840)

par

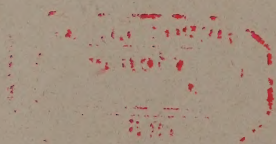
Le Dr Vahram **TORKOMIAN**

Membre de la Société française d'Histoire de la Médecine

||o||

PARIS
1, Place des Vosges, 1

1903



Bibliothèque historique de la France Médicale

Les
Anciens médecins arméniens
diplômés
des Universités d'Italie
(1700-1840)

par

Le Dr Vahram TORKOMIAN

Membre de la Société française d'Histoire de la Médecine

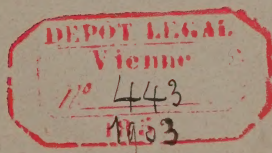
||o||



PARIS

1, Place des Vosges, 1

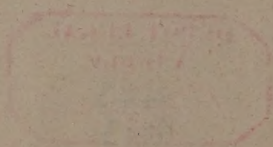
1903



GT.81

ARMENIA: Medicine, Biography
18-19 cent

340197



Les anciens médecins arméniens diplômés des Universités d'Italie (1700-1840) (1).

Ceci est un chapitre de l'histoire de la médecine arménienne ; histoire complètement ignorée et des plus obscures, que j'étudie depuis longtemps, et dont j'ai eu déjà l'honneur de lire une petite esquisse devant l'Académie de médecine de Paris, dans sa séance du 25 juillet 1899.

Ce travail a pour but d'évoquer succinctement les quelques anciennes figures de médecins arméniens, diplômés de différentes Facultés d'Italie ; médecins restés dans l'oubli, mais qui ont rendu naguère à la science des services plus ou moins signalés.

Je les suivrai depuis le ^{xviii}^e siècle jusque vers la moitié du ^{xix}^e siècle : c'est-à-dire de l'an 1700 ou 1710 de l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1840 ; les médecins arméniens diplômés postérieurement à cette date, considérés par moi comme des médecins modernes, ne

(1) Ce travail a été présenté par M. le Dr Vahram Torkomian (de Constantinople), membre de la *Société française d'histoire de la Médecine*, au *Congrès international des sciences historiques* (Rome, avril 1903).

seront pas compris dans le cadre des médecins anciens que concerne cette communication.

Mais si, pour mon travail, je prends comme point de départ le commencement ou le premier quart du xviii^e siècle, c'est que les premiers médecins universitaires ne font leur apparition à l'horizon médical des Arméniens qu'à partir de cette époque.

Chez les Arméniens, l'art de la médecine, d'après les traditions de quelques historiens authentiques, paraît avoir une origine très ancienne, comme nous l'enseigne aussi l'abbé italien Giuzzepo Cappelletti, dans ses remarquables volumes intitulés « L'ARMÉNIA », et publiés à Florence en 1841, lesquels contiennent plusieurs pages consacrées à l'histoire ancienne de la médecine des Arméniens.

L'art de la médecine parmi les Arméniens, comme d'ailleurs chez toutes les nations, était autrefois pratiqué par les premiers venus, par des sorciers, auxquels des prêtres et des moines ont succédé plus tard, et finalement par des barbiers, des herboristes et des apothicaires. Ce n'est que vers les x^e ou xi^e siècles, mais plutôt du xii^e au xiv^e, qu'au milieu de praticiens ignorants et d'aventuriers, quelques médecins arméniens, dûment instruits chez les Arabes, commencent à devenir célèbres en Cilicie (Petite Arménie). Tels sont d'abord : le médecin Mékhitar, originaire de Her (de l'Arménie Persane), le plus renommé par son *Traité des Fièvres*, écrit en arménien en 1184 ; et puis les médecins Djosseline, Aharon, Sarkis, Vahram, Simavon, Thégline, etc., du xiii^e au xiv^e siècle, dont les ouvrages ont été victimes de la cruauté et de l'ignorance des anciennes époques.

Après la Renaissance, au moment où les sciences médicales reprenaient, pour ainsi dire, un nouvel essor grâce aux savants Italiens érudits ; quand, sur divers points de l'Italie, des Universités sans égales alors se fondaient comme par enchantement et allumaient de jour en jour des flambeaux éclairant les progrès de la médecine ; les Arméniens à ce moment, loin de l'Europe, dispersés et privés de tous les moyens de progrès, possédaient quand même quelques médecins érudits, parmi lesquels le plus célèbre était le médecin Amirdolvathe, natif d'Amassie. Amirdolvathe, très versé dans la médecine arabe, pratiquait à Constantinople, où, de 1478 à 1496, il a rédigé en arménien de nombreux travaux sur la thérapeutique, sur la pathologie et sur l'anatomie, qui font aujourd'hui l'honneur de la médecine arménienne du xv^e siècle.

Au xvi^e et au xvii^e siècle, les Arméniens ont eu comme médecin Assar et Bouniathe de Sébastie, Calousthe d'Amassie et tant d'autres encore, dont le premier a laissé un traité de médecine imbu des idées arabes.

Après la disparition de ces médecins, nous voyons des praticiens herboristes, des apothicaires, des barbiers et des charlatans surgir pendant quelque temps parmi les Arméniens ; il faut arriver au xviii^e siècle pour trouver chez eux des médecins dûment instruits dans une Université européenne.

C'est à l'Italie que les Arméniens se sont adressés tout d'abord pour leurs études médicales, et c'est au xviii^e siècle que les Facultés de médecine de Bologne, de Padoue, de Pise, de Naples et de Rome commencent à honorer par leurs diplômes une petite troupe de médecins arméniens, qui, à Constantinople, à Vienne, au Cau-

case, où ailleurs, ont eu une carrière des plus brillantes, comme je vais le relater succinctement.

La date du début des médecins arméniens universitaires coïncide à peu près avec la date du début à Venise (1715), de la Congrégation des Pères arméniens Méchitharistes, à Venise où il y avait de longue date une colonie arménienne, laquelle, composée principalement des émigrés arméniens de Djulfa de Perse, se distinguait alors par ses négociants, par ses habiles mécaniciens, par ses hardis marins et capitaines, ainsi que par ses médecins, comme nous le raconte si bien le regretté Père Docteur Alischan, Méchithariste de Saint-Lazare de Venise, dans son remarquable l'ARMENO-VENETO, ouvrage paru à Venise en 1893.

Il est de toute probabilité que c'était à la colonie arménienne de Venise qu'appartenaient les premiers étudiants arméniens des Universités italiennes, quoique la majeure partie de ces étudiants fussent de la colonie arménienne de Constantinople.

Le premier en date des anciens médecins arméniens des Universités italiennes paraît être pour le moment

OSSGAN KRIKORIAN

(1690-1766)

Sur ce médecin, en fait de renseignements, nous n'avons que l'épithaphe de sa tombe, que j'ai rencontrée en 1898, dans l'ancien cimetière arménien de Péra. Cette épithaphe nous dit : que le médecin Ossgan est mort le 3 janvier 1766 ; d'où je conclus, comme je l'ai déjà fait connaître il y a quelque temps, dans la revue arménienne « HANTESS » des Pères Méchitharistes de Vienne, qu'il était né à la fin du xvii^e siècle, en

supposant qu'il fût déjà d'un certain âge au moment de sa mort, 70 ou 75 ans à peu près, car le contraire serait certainement indiqué dans l'épithaphe.

Comme nous savons que les premiers médecins arméniens universitaires étaient diplômés toujours en Italie, il est plus que probable que le médecin Ossgan en est un des premiers.

Son père, nommé Krikor (Grégoire), étant originaire d'Eguine de la Turquie d'Asie, il est probable que lui aussi était natif d'Eguine et qu'il est venu en bas âge avec son père à Constantinople, où il a exercé sans doute plus tard.

En supposant qu'Ossgan était déjà médecin à l'âge de 25 ans, il doit avoir fini ses études en 1715 ou 1716.

Ossgan Krikorian aura dû acquérir une certaine renommée dans la colonie arménienne de Constantinople, et probablement qu'il a été l'un des promoteurs de la fondation de l'ancien hôpital arménien de Constantinople, dont l'inauguration a eu lieu à Narli-Kapou de Stamboul, pendant une épidémie de peste, qui a sévi à Constantinople en 1751.

HAGOP HERMÉTHIAN

(1706-1786)

Né à Djulfa de Perse, il paraît avoir fait ses études en Italie.

D'après les Archives du couvent des Pères Méchitharistes de Venise, ce médecin était le cousin du célèbre comte Piero Herméthian, qui habitait Venise depuis longtemps.

Hagop Herméthian, qui paraît avoir fini ses études vers 1730 ou 1731, exerçait son art tout d'abord, à Bassra

ou Bassorah de la Turquie d'Asie, où il était même, paraît-il, le médecin particulier du gouverneur de cette ville, le célèbre Tahmaze-Kouli-Han.

En 1765, dans le mois de juin, il conduit son fils Bédros (Pierre) à Venise, pour le mettre dans l'institut des Pères Méchitharistes; rentré à Bassra, il retourne de nouveau à Venise en 1770, et cette fois-ci il s'y installe définitivement.

En 1772, le 28 avril, il est nommé médecin attitré du Couvent des Méchitharistes de Venise; mais quelque temps après il se transporte à Trieste, où il passe le reste de sa vie.

D'après les renseignements que j'ai eu l'occasion de recueillir des Archives des Pères Méchitharistes de Vienne, le médecin Hagop Herméthian est mort à Trieste à l'âge de 80 ans, le 9 novembre 1786. Il était donc né en 1706.

GARABED OHANNÉSSIAN

(1718?-1790?)

Contemporain du médecin Ossgan Krikorian. — J'ai trouvé le nom de ce médecin dans un ouvrage que le célèbre patriarche arménien de Constantinople, l'archevêque Hagop Nalian, a publié en 1760, en le dédiant à ce médecin, et en inscrivant dans sa dédicace les titres suivants : « Célèbre médecin, médecin érudit », etc.

D'après les recherches que j'ai poursuivies, et que j'ai publiées en 1896 dans la revue mensuelle « HAN-TESS » des Méchitharistes de Vienne, le médecin Garabed Ohannéssian était né à Constantinople, au commencement du XVIII^e siècle, vers l'an 1718.

Fils d'un herboriste nommé Ohannés, qui pratiquait aussi sans doute la médecine, Garabed a dû étudier tout d'abord dans l'officine de son père. Plus tard, il s'est rendu probablement en Italie pour prendre son diplôme. Pour mériter les éloges d'un patriarche tel que Nalian, qui était l'évêque le plus érudit et le plus respecté parmi ses collègues d'alors, le médecin Garabed a dû occuper une position assez remarquable. Je regrette de n'avoir pas pu trouver sur lui beaucoup plus de renseignements; son nom est cité dans l'Histoire de l'hôpital arménien de Narli-Kapou de Stamboul, comme médecin en chef de cet établissement; il a dû commencé à occuper ce poste vers l'an 1766 ou 1767, après la mort du médecin Ossgan. La mort de Garabed Ohannéssian a eu lieu à la fin du XVIII^e siècle.

Il a écrit un travail sur la médecine, lequel travail est à peine mentionné par Nalian.

BÉDROS HÉRMETHIAN

(1740-1800)

Ce sont encore les archives du couvent des Méchitharistes de Venise, et celles des Méchitharistes de Vienne, qui nous renseignent, très peu, malheureusement, sur ce médecin arménien.

Fils du médecin Hagop Herméthian, également né à Djulfa de Perse, c'est un des médecins arméniens qui ont exercé leur art à Venise.

Parti tout jeune de Bassra avec son père en 1765, il fait d'abord des études préparatoires chez les Pères Méchitharistes de Venise; en 1767, il commence à suivre les cours de la Faculté de médecine de Bologne, où il est reçu docteur en 1770.

Après avoir exercé à Venise pendant quelque temps, vers l'an 1773, il se transporte à Trieste, où il pratique la médecine avec distinction.

Il paraît être né vers 1740; il est mort au commencement du XIX^e siècle.

BOGHOS ANDOU SCHIASCHIAN

(1744)

Le plus célèbre des médecins arméniens du XVIII^e siècle, — il est né à Constantinople, le 25 décembre 1744; — son père était un herboriste pratiquant la médecine à Constantinople.

A l'âge de 16 ans, envoyé à Venise, chez les Pères Méchitharistes pour faire des études préparatoires, le jeune Boghos entre à l'Université de Rome, vers l'an 1764 ou 65, où il est reçu docteur en 1768 ou 69.

Rentré à Constantinople, il exerce la médecine avec succès, et au bout de quelques années il devient le médecin le plus en vogue de la capitale.

Pendant la terrible épidémie de peste qui s'est abattue sur Constantinople le 15/24 mai 1778, et dans l'espace de 40 jours a enlevé 30.000 personnes, Boghos Schiaschian montre un dévouement et une habileté tels qu'à la cessation de l'épidémie il mérite d'être nommé médecin du palais du sultan, fonction très honorable, qu'il a remplie, paraît-il, avec tact, puisqu'il l'a conservée jusqu'à la fin de sa vie.

Nous trouvons son nom cité dans l'Histoire de l'ancien Hôpital arménien, comme médecin en chef de cet établissement, qui, fondé en 1751 et ayant vieilli, a été complètement restauré en 1794. Boghos Schiaschian a dû certainement contribuer largement à obtenir l'auto-

risation donnée en 1792, par le sultan Sélim III, dont il était le médecin particulier.

Marié très jeune, nous le trouvons père de plusieurs enfants, dont l'aîné devient médecin.

Je possède une photographie de ce médecin en costume turc d'alors, laquelle photographie est reproduite d'un tableau peint, le 1^{er} septembre 1789, par un peintre italien.

Schiaschian y est représenté à l'âge de 45 ans, ayant en main une prescription en latin des pilules balsamiques.

Il est, à cette époque, déjà médecin attitré du palais du sultan, comme l'indique l'inscription arménienne qui se lit en haut de la photographie.

Il est mort vers 1803 ou 1805.

STÉPAN CHAHRIMANIAN

(1754? — 1820?)

Né à Tiflis de Caucase vers l'an 1754, il appartient à la grande famille des Chahrimanian, originaires de Djulfa de Perse, qui, du xvii^e au xviii^e siècle, résidaient à Venise et à Livorno, honorés de titres de noblesse.

Stépan Chahrimanian, que nous ne connaissons que par ses travaux, qu'il a écrits en langue arménienne, a fait ses études en Italie, probablement à la Faculté de Bologne, où il est reçu docteur vers 1780.

Ce médecin paraît avoir exercé d'abord en Italie, pendant assez longtemps. En 1790, il se rend à Constantinople, où il reste quelques années et pendant l'épidémie de peste qui s'est abattue sur cette ville en 1791, il se distingue comme médecin érudit, nous disons aujourd'hui spécialiste de la peste. A la fin de l'épidémie,

Chahrimanian se met à rédiger en arménien un travail sur le traitement de cette maladie, lequel travail est encore inédit et porte la date de 1796; il contient un tas de médicaments, produits de la famille des balsamiques, sur lesquels je reviendrai ultérieurement.

Vers 1798, il quitte Constantinople pour se rendre dans son pays à Tiflis, d'où il entreprend un long voyage dans la Haute-Arménie pour en étudier les plantes médicales. Vingt ans après, en 1818, Chahrimanian termine un travail des plus importants, écrit en arménien et composé de trois gros volumes, et qui était intitulé : LA FLORE DE L'ARMÉNIE.

LA FLORE DE L'ARMÉNIE reste malheureusement inédite; le manuscrit de Chahrimanian appartient à un notable arménien de Tiflis.

Stépan Chahrimanian, le plus vénéré parmi les anciens médecins arméniens du Caucase, est mort vers l'an 1820.

KRIKOR ANANIAN

(1770-1865)

Médecin assez renommé, il est né à Constantinople, en 1770.

Nous ne possédons aucun renseignement sur son origine, ainsi que sur ses études. Il paraît, d'après les recherches du Père docteur Kalémkiar, Méchithariste de Vienne, que Krikor Ananian a fait ses études à Padoue, où il a été reçu docteur vers l'an 1793-1794.

Rentré à Constantinople, il devient tout de suite médecin de la famille du sultan; mais quelques années plus tard il se voit obligé de renoncer à ces fonctions;

il quitte alors Constantinople définitivement, et il va s'établir à Trieste.

A Trieste, Ananian commence une carrière très brillante; il exerce la médecine avec un succès éclatant pendant près d'un demi-siècle. Il meurt dans cette ville à l'âge de 95 ans, le 3 août 1865, après avoir légué à la ville une somme importante, dont l'intérêt était destiné à l'instruction universitaire des orphelins arméniens catholiques.

Krikor Ananian a écrit son testament officiel, le 31 octobre 1857, lequel testament est gardé paraît-il, dans les Archives de la ville de Trieste.

Le legs de ce médecin, sous le titre de « Legs Ananian », se continue jusqu'à nos jours et nombre de jeunes gens arméniens en ont profité, parmi lesquels quelques-uns ont étudié la médecine.

La tombe de ce médecin se trouve dans le cimetière public de Trieste, portant l'épithaphe suivante :

*Gregorio Dottor Ananian
d'anni 95
morto il dì 3 agosto 1865.*

Ananian, marié avec une Italienne, a eu deux enfants, mais ils sont mort prématurément.

MIKAEL RESTAIN DER BÉDROSSIAN
(1774?—1844)

Fils d'un prêtre arménien, nommé Der Bédros, qui, à la fin du XVIII^e siècle, occupait une haute position dans le clergé arménien à Constantinople, Mikael Restain Der Bédrossian, est le plus clinicien des médecins arméniens de son époque.

Il est né à Constantinople en 1774 ou 75.

Après avoir fait ses études préliminaires dans les écoles arméniennes de Constantinople, il est envoyé avec ses frères à Venise, où, après un court séjour chez les Méchitharistes, il s'inscrit à l'Université de Pise; il est diplômé vers l'an 1797 ou 1798.

Reçu docteur, Mikaël Der Bédrossian se marie avec la fille unique d'un certain Roustan, attaché à la personne de Napoléon I^{er}, et résidant à Venise; c'est à lui que Réstain emprunte son nom pour l'ajouter à celui de la famille Der Bédrossian.

Après avoir exercé pendant quelque temps en Italie, probablement à Venise, vers le 12 juin 1818, selon les Archives des Méchitharistes de Venise, il quitte l'Italie, va à Trieste, et de là il s'embarque pour l'Egypte.

C'était dans les jours heureux du pouvoir naissant du grand Mehmed Ali; l'Egypte était florissante, et promettait des carrières brillantes. Arrivé au Caire, grâce aux Arméniens qui occupaient alors en Egypte des postes officiels très importants, Der Bédrossian est connu promptement dans la population; il arrive sous peu à avoir une telle réputation que le prince Mehmed Ali l'honore en le nommant son médecin particulier.

Au milieu d'une clientèle riche, et dans une position brillante, il se met à écrire, en langue arménienne, un *Traité de médecine*, en deux volumes, calqué sur les auteurs italiens, ouvrage qu'il fait publier en 1822 à Venise, dans l'imprimerie des Méchitharistes. Cet ouvrage a eu une seconde édition en 1832.

En 1830, Restain Der Bédrossian quitte l'Egypte, et, après de longs voyages, il arrive à Constantinople pour s'y établir définitivement.

A Constantinople, il ne tarde pas à devenir le médecin le plus recherché et le plus renommé.

Tout en soignant sa clientèle, Réstain Der Bédrosian s'occupe plutôt d'écrire des *Traité*s de médecine populaire ; et à ce propos, il fait paraître un petit volume en 1833, dans lequel il raconte, en arménien, tous les progrès que la médecine a faits en Italie, depuis l'époque de la Renaissance jusqu'à son temps. De 1837 à 1840, Réstain fait paraître en langue arménienne un *Traité de médecine* en six volumes, d'après les auteurs italiens et français les plus en vogue. Ces volumes sont encore actuellement les plus estimés.

Il est mort vers l'an 1844, en laissant plusieurs enfants, dont aucun n'a embrassé la carrière médicale.

EMMANUEL SCHIASCHIAN

(1775-1858)

Fils du médecin Boghos Schiaschian, que nous avons connu précédemment, il est né à Constantinople, le 25 décembre 1775.

Dès son jeune âge, envoyé à Venise chez les pères Mèchitharistes, il y fait ses études préparatoires, et, quelques années après, il entre à l'Université de Padoue, où il est reçu docteur en médecine vers la fin du xvm^e siècle, soit en 1798 ou 99.

Aussitôt ses études finies, Emmanuel Schiaschian rentre à Constantinople, où, grâce à son père, qui était arrivé à l'apogée de sa réputation et de sa gloire, une carrière brillante l'attend.

En peu de temps il est le médecin des plus grandes familles de Constantinople, et à la mort de son

père, il devient médecin du palais, sous le sultan Mahmoud II, et, finalement, médecin particulier du sultan Médjid.

En 1832, pendant l'épidémie de choléra qui a sévi à Constantinople, Emmanuel Schiaschian est le premier qui montre le besoin absolu de l'isolement des cholériques, et, de sa propre initiative, il fait construire à ce propos un hôpital-baraque d'isolement, dans un endroit loin du centre, où, depuis 1836, s'élève l'hôpital actuel des Arméniens catholiques, dit de Sourpe-Hagop, à Pancalti de Péra.

Emmanuel Schiaschian a été, pendant bien des années, médecin en chef de cet hôpital, auquel il a légué en 1857 une somme assez importante.

En 1838, grâce aux faveurs dont il jouissait dans le palais du sultan Mahmoud II, il a pu contribuer largement à l'inauguration de la première Ecole de médecine de Constantinople, où il a été même appelé à occuper une chaire, mais nous n'avons là-dessus aucun renseignement.

Il s'occupait, paraît-il, spécialement des maladies du système nerveux. Dans cette branche de la médecine, il avait acquis une telle compétence que, pour les soins habiles qu'il sut prodiguer à une hystérique de la cour, le sultan Médjid lui offrit la décoration de *Nichan-e-Iftichar*.

Marié très jeune, il devient père de douze enfants, dont les deux premiers embrassent la carrière de la pharmacie et le troisième celle de la médecine.

Arrivé comme son père à des situations enviées, médecin très distingué et charitable, il meurt à Constantinople à l'âge de 83 ans, le 9 janvier 1858.

SARKIS GARABEDIAN

(1795-1869)

Né en 1795 à Manissa de Smyrne, il fait ses études préliminaires dans les écoles arméniennes de Smyrne; à l'âge de 16 ou 17 ans, il commence à travailler dans l'officine d'un pharmacien italien nommé Vélasti, qui pratiquait aussi la médecine à Smyrne.

Entraîné par son goût vers la médecine, il est envoyé aux frais de son patron à Pise, où, vers l'année 1819 ou 20, il est nommé docteur en médecine.

Rentré à Smyrne, il commence à pratiquer la médecine avec un grand succès, mais quelque temps après il est appelé à devenir le médecin de l'armée du célèbre général Youssouf pacha, qui marchait alors contre l'insurrection hellénique. Garabedian reste dans ces fonctions jusqu'en 1827, année de la guerre turcorusse, pendant laquelle il accompagne encore le général Youssouf pacha dans la campagne de Varna.

Après la guerre, Sarkis retourne à Smyrne, et il se retire à Eudémiche, ville des environs de Smyrne, où il pratique la médecine jusqu'à la fin de sa vie.

Le docteur S. Garabedian est le premier médecin qui ait réussi à introduire à Eudémiche, vers 1840, la vaccination contre la variole, qui faisait alors des ravages terribles, et c'est grâce à l'initiative de ce médecin qu'elle a été aussi admise dans l'armée ottomane de Smyrne.

Il est mort à Eudémiche, en 1869, à l'âge de 74 ans, après avoir rendu des services signalés à l'hygiène publique de la même ville, qui garde toujours pieusement le souvenir de ce médecin bienfaiteur.

PAVLAKI SCHIASCHIAN

(1806-1887)

Fils d'Emmanuel Schiaschian, et petit-fils de Boghos Schiaschian, le médecin Pavlaki Schiaschian est né à Constantinople le 6 janvier 1806.

Moins célèbre que son père et son grand-père, c'est lui cependant le premier médecin à Constantinople qui ait vulgarisé l'art de l'auscultation dans le corps médical.

Après avoir fait ses études préliminaires à Constantinople, à l'âge de seize ans il est envoyé à Venise, chez les pères Méchitharistes, qui le préparent aux études médicales. Vers l'an 1822, il est inscrit comme étudiant à l'Université de Padoue, où il est reçu docteur en médecine en 1828, avec la médaille de lauréat.

Muni de son diplôme, le jeune docteur Pavlaki se rend à Paris, pour s'initier à l'art de l'auscultation dans les hôpitaux, et, vers la fin de l'année de 1831, il rentre à Constantinople, où sa carrière était déjà faite, grâce à son père.

Dans l'espace de quelques années, Pavlaki devint le médecin le plus recherché de Constantinople, il était le seul sachant l'art d'ausculter, et pour cela il était toujours convoqué à des consultations par d'autres médecins plus anciens que lui.

Les succès qu'il avait le conduisent bientôt au palais du sultan, dont il devint, par Iradé, le médecin attitré, et à ce propos le sultan Médjid l'honore de la décoration de l'ordre de *Médjidié*.

Après la mort de son père, il commence cependant à être frappé par le sort; une maladie des yeux l'oblige

à quitter Constantinople, à renoncer à sa carrière brillante, et à se rendre en Europe à la recherche de la guérison.

Malgré les traitements les plus assidus des oculistes distingués d'alors, et malgré une opération qu'il doit subir en 1868, dans l'établissement oculistique de Metz, le docteur Pavlaki Schiaschian n'arrive pas à recouvrer la vue. Tout à fait aveugle, il se retire alors à Malzéville de Nancy, où il passa le reste de sa vie, et, le 15/27 juillet 1887, il y meurt à l'âge de 81 ans.

Il était, depuis 1868, membre correspondant de la Société Impériale de médecine de Constantinople; il était marié, mais n'avait pas d'enfants. Avec lui s'éteint la grande famille arménienne médicale des *Schiaschian*, qui, durant un siècle à peu près, a acquis une très grande renommée à Constantinople.

HAROUTHIOUN BÉDANIAN

(1810-1882)

Né à Péra de Constantinople en 1810, il était fils d'un certain Meguerditche Aghatchirakian, de la communauté arméno-catholique de Constantinople, et petit-fils, du côté de sa mère, d'un apothicaire nommé Bédan, ou Bédou, dont il prend le nom plus tard, en se faisant appeler Bédanian.

C'est aux frais et aux soins de son grand-père maternel que le jeune Harouthioun est envoyé d'abord à Venise, chez les pères Mèchitharistes, pour ses études préparatoires et finalement à l'Université de Naples, où il fait régulièrement ses études médicales; en 1833, il est reçu docteur.

Le jeune Bédanian va s'établir directement au Caire, où il possédait des parents occupant de hautes situations dans le gouvernement égyptien.

En 1834, au mois de mai, sous le règne de Méhmet-Ali, pendant la campagne de Syrie, il est nommé, avec le grade de chef de bataillon, médecin de l'armée égyptienne, que dirigeait le fils de Méhmet-Ali, le prince Ibrahim pacha. Au bout de 7 ans, rentré en Egypte, en récompense des services qu'il avait rendus à l'armée égyptienne, Bédanian est nommé médecin en chef de l'Hôpital militaire, et dès lors il est connu sous le nom de docteur Bédan-Bey, ou simplement Bédanbey.

En 1845, promu au grade de lieutenant-colonel, il est nommé président du Conseil sanitaire du gouvernement égyptien, et en même temps inspecteur-supérieur du Lazaret d'Alexandrie. Dans cette mission, le docteur Bédan Bey se fait remarquer par de grandes améliorations qu'il réussit à faire introduire dans le lazaret des Quarantenaires, et à ce propos il écrit un remarquable travail en français, intitulé : « *Histoire des lazarets, aperçu sur le service quarantenaire de l'Egypte* », lequel travail a été alors des plus appréciés par le monde médical.

En 1848, nommé médecin principal de l'armée égyptienne, il accompagne le prince Ibrahim pacha, qui, succédant à son père Méhmed Ali, se rendait à Constantinople pour obtenir son investiture du sultan.

Après la mort de ce prince, le docteur Bédanian devient le médecin d'Abbas pacha, successeur d'Ibrahim pacha, mais, en 1852, il quitte l'Egypte pour s'établir définitivement à Constantinople, où, après avoir eu une carrière des plus brillantes comme praticien, il meurt à l'âge de 72 ans, en 1882.

Il possédait la décoration pontificale de Pie IX ; il était porteur de toutes les décorations ottomanes ; il était chevalier de la Légion d'honneur et avait en même temps les ordres des gouvernements autrichien, prussien, etc., etc.

PROFESSEUR HAGOP DAVOUDIAN

(1813-1878)

Né à Constantinople en 1813, il fait ses études à l'Université de Pise, où il est reçu docteur en médecine en 1837.

Après avoir terminé à Pise, le jeune docteur Davoudian se rend à Paris, pour se perfectionner en chirurgie principalement ; vers la fin de 1839, il rentre à Constantinople.

Après avoir exercé d'abord la médecine générale, il se voue complètement à la chirurgie, et, au bout d'un certain temps, il devient le chirurgien le plus habile de Constantinople, et à un tel degré que l'École de médecine de cette ville se voit obligée de lui confier la chaire d'anatomie, restée vacante par la mort du professeur Paléologue.

Comme professeur, Davoudian se montra à la hauteur de sa tâche ; il enseigna cette branche de la médecine avec une compétence sans égale, et à cette occasion il réussit à introduire dans son enseignement la partie pratique, les dissections, qui n'existaient pas jusqu'alors ; car l'anatomie s'enseignait théoriquement et seulement par des figures et des tableaux.

En 1856, le 29 mars, Hagop Davoudian est élu

membre résidant de la Société Impériale de médecine de Constantinople, qui venait d'être fondée, sur l'initiative des médecins des armées alliées se trouvant à Constantinople, après la guerre de Crimée.

En 1858, membre d'une Commission impériale d'hygiène, qui avait pour mission de s'occuper des avortements clandestins, et des mesures nécessaires pour les empêcher, Davoudian, comme membre rapporteur de cette Commission, a l'occasion de préparer un remarquable travail, intitulé : *Des avortements provoqués criminels en Turquie*, travail qui a été publié dans la *Gazette médicale d'Orient* en 1858.

En 1861, il quitte Constantinople pour accompagner son cousin, le célèbre Davoudian Garabed pacha, notable Arménien, qui venait d'être élu gouverneur du Liban, nouvellement érigé en province autonome.

Au Liban, le docteur Davoudian occupe des postes assez importants et il fait introduire même beaucoup d'améliorations dans l'hygiène publique du nouveau gouvernement; mais au bout d'un an il rentre à Constantinople, où, sans faire partie du corps enseignant de l'École de médecine, il commença à s'occuper des affaires du patriarcat de la communauté arménienne catholique.

En 1863, il est envoyé en mission extraordinaire à Zértoun de Cilicie pour faire une enquête sur l'insurrection qui venait d'éclater dans ce district.

En 1864, il est nommé vice-président de la Commission sanitaire des îles des Princes de Constantinople.

En 1865, année de l'épidémie de choléra, il se charge, comme médecin en chef, de l'hôpital arménien de Sourpe Hagop de Péra, et il reste dans ces fonctions

pendant des années, en introduisant dans le service médical du dit hôpital des améliorations sensibles.

Il meurt en 1878, en léguant tous ses biens à des établissements arméniens de bienfaisance.

Il était porteur de plusieurs décorations ottomanes et étrangères.

PROFESSEUR GASPARD BEY SINAPIAN

(1814-1872)

Le plus célèbre et le plus savant parmi les médecins arméniens diplômés des Universités d'Italie, Gaspard Bey Sinapian, est né à Constantinople le 13 mai 1814.

Il était fils d'un certain Kévork Sinapian, originaire d'Angora, établi depuis de longues années comme pharmacien à Constantinople, et qui était, paraît-il, non seulement le pharmacien en titre des personnalités les plus marquantes de son époque, mais en même temps leur médecin.

C'est dans l'officine de son père, que Gaspard commence d'abord à étudier la pharmacie. Quelque temps après, il entre comme élève dans l'établissement quasi scientifique, que le sultan Mahmoud venait de créer, pour former le personnel médical de l'armée.

Après un court séjour dans cette école, il quitte Constantinople en 1834, et il se rend à Paris pour compléter ses études médicales.

Le climat de Paris ne convenant pas à la constitution délicate de Gaspard, une maladie rénale le surprend au début même de ses études. Il est donc obligé de s'éloigner de Paris, et de se transporter à Pise, où, malgré une santé chancelante, il réussit à suivre régu-

lièrement les cours de l'Université royale. Il est reçu docteur en médecine à Pise, en 1840.

Non content de ces succès, le jeune docteur Sina-pian revient à Paris, il se présente à la Faculté de médecine, prend toutes les inscriptions, et se met à suivre de nouveau comme élève, les cours de cette Faculté. Au bout de trois ans, le 26 août 1483, il réussit à soutenir sa thèse de doctorat en médecine, dont le sujet était : « *l'albuminerie* », maladie en vogue alors et peu connue encore, dont il souffrait lui-même.

Vers la fin de la même année, il rentre à Constantinople, où une carrière des plus brillantes l'attendait.

En 1845, il entre comme professeur à l'École de médecine, où il enseigne pendant près de 25 ans, avec éloquence et devant un nombreux auditoire, deux branches importantes de la médecine : la Pathologie générale et la Physiologie.

En récompense des services qu'il rend à l'Ecole de médecine par ses enseignements, le gouvernement ottoman l'honore par des grades, et par la décoration de *Nischan-e-Iftikar*, suivi plus tard de l'ordre de *Médjidié*. A la fin de la guerre de Crimée il est promu au grade de colonel, et il obtient en même temps le titre de membre du Conseil de guerre.

En 1863, il est nommé président de la Société Impériale de médecine de Constantinople, et en même temps rédacteur en chef de la *Gazette Médicale d'Orient*, dans laquelle il se fait remarquer par des articles scientifiques fort intéressants et dont le nombre dépasse une vingtaine. Ces articles, consacrés surtout à l'hygiène des prisons et à l'hygiène publique de Constantinople, ont ouvert une nouvelle ère, mais leurs effets n'ont pas été durables.

En dehors de ses occupations médicales, malgré sa clientèle nombreuse, et sa santé précaire, le professeur Gaspard Bey Sinapian a trouvé le temps de se vouer passionnément aux affaires du patriarcat de la communauté arménienne catholique, où il a été toujours président du Conseil civil, et un des membres les plus actifs.

Dès sa jeunesse, sujet à l'albuminurie, Gaspard Sinapian succomba aux suites de cette affection, à l'âge de 50 ans, le 9/21 septembre 1872, en laissant un vide profond dans le corps médical de Constantinople, comme nous le disait si éloquemment dans le discours nécrologique que son ami et camarade, le professeur Séropé Vitchenian, a prononcé sur sa tombe et devant la Société Impériale de médecine de Constantinople.

PROFESSEUR SÉROPÉ VITCHÉNIAN

(1815-1897)

Surnommé aussi *SERVICEN* par l'abréviation de son nom et de son prénom, le professeur Servian ou Vitchenian est le plus érudit et le plus savant médecin, appartenant à la communauté arménienne grégorienne de Constantinople.

Il est né dans cette ville le 20 novembre 1815, d'une famille originaire de la Haute-Asie et qui était établie à Constantinople depuis fort longtemps.

Il reçut sa première instruction dans les écoles paroissiales arméniennes de Constantinople; en 1834, à l'âge de 19 ans, accompagné de Gaspard Sinapian il se rendit à Paris pour étudier la médecine; après avoir, pendant quelque temps, suivi les cours de la Faculté de

médecine, le hasard l'oblige, vers la fin de 1837, à se rendre à l'Université de Pise, où il passe avec distinction ses examens et prend les grades académiques le 31 octobre 1840.

Quelque temps après, il retourne à Paris et y consacre encore deux ans à l'étude des maladies des voies urinaires.

De retour à Constantinople en 1842, il est nommé médecin ordinaire et bientôt après médecin en chef de l'hôpital du Séraskérat (Ministère de la Guerre).

Dans ces fonctions, Vitchénian se distingue rapidement par des réformes tellement utiles qu'en 1846, avec le même titre, il est attaché à l'Ecole impériale militaire et est appelé à la chaire tout nouvellement créée de médecine légale de l'Ecole impériale de médecine de Constantinople, où plus tard il est encore chargé de l'enseignement de la physique, ainsi que d'un cours spécial de pathologie interne.

Médecin très renommé, occupé par une clientèle très riche, professeur, Servicen a eu un auditoire des plus nombreux, où son éloquence surpassait même celle de Gaspard Sinapian.

En 1849, il fut chargé, par le gouvernement ottoman, de fonder une Gazette médicale en langue française, qui a paru, jusqu'en 1852, sous le titre de *Gazette médicale de Constantinople*.

Lors de la création de la Société de médecine de Constantinople (le 15 août 1855), Séropé Vitchénian en fut un des premiers membres. En 1856, lors de la publication de l'organe de la Société, la *Gazette médicale d'Orient*, ayant été nommé membre de la commission de rédaction, il réussit à obtenir du gouvernement impérial ottoman une subvention pour la Société

de médecine, qui dès lors a commencé à porter le titre de « Société Impériale de médecine de Constantinople ».

Nommé à deux reprises, en 1858 et en 1865, président de la dite Société, il contribue à la rédaction d'un règlement sur l'exercice de la pharmacie civile à Constantinople.

En 1866, par sa voix autorisée, il a largement contribué au projet de réorganisation de l'Ecole de médecine de Constantinople, en écrivant et publiant à ce propos des articles fort remarquables, qui ont immortalisé son nom dans la *Gazette médicale d'Orient*.

Président, pendant bien longtemps, du Conseil civil médical de l'Ecole de médecine et du Croissant Rouge, il avait aussi une part très active et très remarquable dans les affaires du patriarcat arménien, ainsi que dans la réorganisation du service de l'hôpital arménien de Constantinople, où il a laissé des souvenirs inoubliables. La constitution du patriarcat arménien de la Turquie lui est redevable en grande partie.

Erudit sans égal, écrivain et littérateur en même temps, outre les beaux articles scientifiques dont il a rempli la *Gazette médicale d'Orient*, le professeur Servicen a écrit aussi en langue arménienne plusieurs ouvrages, parmi lesquels, celui qui a été publié en 1844 en deux volumes, sur l'allaitement des enfants, est le plus remarquable.

Il était décoré du *Nichan-e-Iftikar* en brillants, il avait les ordres de l'*Osmanié*, du *Médjidié*, de *St-Stanislas* de Russie; il avait en outre le grade de *Oula-éweli*, qui lui conférait le titre d'Excellence; il était sénateur de l'empire ottoman.

Après une longue et brillante carrière, que je n'ai

retracée que très brièvement, le professeur Servicen, arrivé à l'âge de 82 ans, est mort le jeudi, 14 octobre 1897, des suites d'une occlusion intestinale, au grand regret de la nation arménienne, ainsi que de la corporation médicale de Constantinople.

Le Dr Servicen a déjà une page biographique dans le dictionnaire des Contemporains de Vapereau.

Avec le professeur Séropé Vitchénian, je finis la série des anciens médecins arméniens diplômés des Universités d'Italie, et j'ajoute que je pourrais encore en augmenter le nombre, si j'avais pu recueillir les renseignements nécessaires sur quelques autres médecins arméniens qui ont vécu à Venise à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle : tels que, Angélo Alexandrian, Dominigos Alexandrian, Markos Haïrabédian, Emmanuel Chahrymanian, Ohannès Séghposian, Sahay Tchamtchian etc., dont les noms sont cités par le Père Dr Alischan, dans son ouvrage *l'Arméno-Vénéto*.

En 'présentant au Congrès des sciences historiques de Rome cet aperçu très succinct sur les anciens médecins arméniens d'Italie, mon but n'est certainement pas de relater une curiosité ou une découverte appartenant à l'histoire de la médecine ; j'ai voulu tout simplement relever ce point, que les médecins arméniens universitaires dont le nombre, depuis 1840 jusqu'à l'époque actuelle, va en augmentant d'une façon si nette, étaient anciennement diplômés en Italie, et que ces anciens médecins arméniens peuvent être considérés comme les premiers pionniers qui ont répandu en Orient les idées médicales de l'Ecole italienne, après la Renaissance.

Je tâcherai de prouver ce dernier point encore beau-

coup plus amplement, dans un travail ultérieur que je dois consacrer spécialement à l'histoire des œuvres des anciens médecins arméniens diplômés des Universités d'Italie, de 1700 à 1840.

APPENDICE

Dans le but de compléter et élucider certaine partie obscure de ce travail, j'ai eu l'idée, au commencement de cette année, d'adresser à MM. les doyens de différentes Facultés de médecine d'Italie des lettres demandant des renseignements sur leurs anciens élèves arméniens diplômés comme docteurs en médecine. Je regrette de déclarer que mes démarches auprès des Facultés italiennes ont été des plus infructueuses, comme le prouvent du reste les réponses suivantes, dont MM. les doyens des Facultés de Pise et de Padoue ont bien voulu m'honorer.

Voici d'abord le texte de la lettre que j'adressais aux Facultés de Naples, de Bologne, de Pise, de Turin, de Rome, de Padoue :

Constantinople,

Péra, le 25 février 1903.

Monsieur le Doyen,

En train de préparer un travail sur les anciens médecins arméniens diplômés de différentes Facultés d'Italie, travail qui doit être présenté à la section médi-

cale du Congrès international des Sciences historiques, qui se tiendra à Rome dans le mois d'avril prochain, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien vous donner la peine de me procurer la liste de tous les médecins arméniens qui sont diplômés de votre Faculté, depuis les époques anciennes jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1850.

Au chercheur de cette liste, il ne sera peut-être pas facile de distinguer promptement les noms arméniens dans la liste générale des élèves diplômés de votre Faculté; dans ce cas, je vous prierai d'avoir l'extrême obligeance de faire dresser une liste d'après les pays de naissance des élèves, et choisir seulement les originaires de Turquie, de Russie et de Perse.

Dans l'espoir que vous voudrez bien me faciliter ma lourde tâche, j'ai l'honneur, monsieur le Doyen, de vous exprimer d'avance mes plus sincères remerciements et les sentiments de ma profonde reconnaissance.

Docteur V. TORKOMIAN,

Membre de la Société française
d'Histoire de la Médecine.

Cette lettre a été envoyée séparément à dix Facultés italiennes de médecine; or je n'ai reçu que les deux réponses, que voici :

R. UNIVERSITÀ DI PISA.

13 mars 1903.

—
Facoltà
di Medicina e Chirurgia.
—

Monsieur
le Docteur V. Torkomian,
Péra-Constantinople.

Très honoré confrère,

La recherche que vous avez demandée, par votre lettre du 25 février, à l'Archive de cette Faculté de Médecine, se présente très difficile et presque impossible, étant donné surtout le peu de temps dont vous disposez. D'après les informations puisées à la Direction de la secrétairerie de l'Université, les documents à consulter ne se trouvent pas tous auprès des offices de celle-ci : on devrait chercher ceux de l'époque avant l'année 1557 dans l'*Archivio di Stato*, à Pise et à Florence, et même à la Chancellerie de notre archevêché. Ajoutez que pour la période de la domination française (1808-1812), il y a une lacune que l'on ne saurait pas remplir sans faire des recherches même à Paris.

Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir vous satisfaire par des renseignements qui peut-être ne seraient pas sans honneur pour l'histoire de notre ancien Athénée.

En attendant, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien agréer l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

Le président pro tempore de la Faculté,

Prof. A. DI VESTEA.

R. UNIVERSITÀ DI PADOVA.

—
Présidenza
della
Facoltà di Medicina
e Chirurgia.
—

12 mai 1903.

Monsieur
le Dr V. Torkomian,
Péra-Constantinople.

Monsieur le Docteur,

Pour avoir le moyen de vous être utile, je me suis tout de suite adressé à un de mes collègues, qui a réorganisé l'Archive historique de l'Université.

Malheureusement, il m'a répondu que pour la recherche à laquelle si justement vous vous intéressez, il faudrait employer six mois de temps de travail ininterrompu, car les étudiants sont divisés en *nationes*, qui alors n'étaient pas la même chose que la nationalité et bien des fois, au contraire, étaient tout l'opposé.

Ajoutez encore que la liste des étudiants est contenue dans des cahiers manuscrits et l'ancienne écriture n'est pas faite pour faciliter les recherches de ce genre.

Je regrette beaucoup, monsieur le Docteur, de ne pouvoir vous être utile comme vous en aviez l'envie et comme moi-même j'en avais l'espérance.

Veillez pourtant agréer, monsieur le Docteur, les sentiments de ma profonde considération.

Le Doyen de la Faculté de Médecine,

Achille BREDÀ.



